

# etãdab

ÉTENDARD

LA REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE  
DES ÉTUDIANT.E.S DU CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

VICKIE TSAÏ, AUTOMNE À L'EAU, 2020. PHOTO NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

Au commencement, la belette dessinait le paon.

Elle le dessinait parce que c'était tout ce qu'elle savait dessiner.

Secrètement, elle le trouvait beau, le paon. Trop beau, peut-être. Elle aimait sa gorge bleue, car elle se traçait d'un seul trait, sans lever le crayon. Elle aimait sa robe de plumes à l'aube, quand l'orange-rose du ciel lovait ses contours. Souvent, la belette se demandait pourquoi, elle, elle ne ressemblait pas au paon. Après tout, ils habitaient le même décor, patrouillaient les mêmes ruelles et trottoirs, respiraient le même air salé

à l'été. Alors, pourquoi la belette, elle, se mouvait à ras le sol et non perchée au sommet de pattes graciles affublées de belles serres ? Pourquoi, elle, elle n'avait pas une traîne qu'elle pouvait déployer en éventail pour parader, fière ?

Mais la belette était capable d'autres choses que l'apitoiement et la jalousie, aussi se chargeait-elle de produire son œuvre dans toute la sincérité qui lui était due.

Les dernières bribes de sa mine étaient réservées pour l'œil. Elle demandait alors au paon de s'approcher,

prétextant qu'il lui fallait observer cette région de plus près. C'était là, soutenait-elle, qu'elle collectait le beau et le doux et la dureté crue, dans tous leurs paradoxes. D'ailleurs, il n'était pas rare d'y repérer, en miroir au centre de la pupille, un corps frôlant les vingt centimètres, pourvu de poils blonds et de moustaches délicates. La belette s'attardait à le dessiner, lui aussi. Juste parce que.

À la toute fin, la belette dessinait le paon.

---

## L'ÉQUIPE DE RÉDACTION

### LES ÉTUDIANT(E)S

#### ÉDITEURS EN CHEF

Charles-William Brière-Gaudet  
Colin Bruneau-Sauvé

#### COMITÉ DE RÉDACTION

Edward Bisson  
Charles-William Brière-Gaudet  
Colin Bruneau-Sauvé

Jean-Lionel Lapierre  
Lili Rose Mahaut  
Vickie Tsai

### LES PROFESSEUR(E)S

Alexis Vaillancourt-Chartrand  
François Guénette

#### CORRECTION

Alexis Vaillancourt-Chartrand  
François Guénette  
Louis-Alexandre Saumur  
Marie Carrière  
Marie-Soleil Roy

---

## L'ÉQUIPE DE CRÉATION

### LES ARTISTES

Audrey Brière  
Charles-William Brière-Gaudet  
Lili Rose Mahaut  
Loriane Lauzon-Dionne

Malorie Pelloquin  
Noémie Duguay  
Shanen Louis  
Vickie Tsai

### LES AUTEUR(TRICE)S

Alexane Dumoulin  
Anthony Heyne  
Colin Bruneau-Sauvé  
Edward Bisson  
Erick Santiago Chiappe Reyes

Jimmy Mayer  
Hary Ritchie-Corbeil  
Lili Rose Mahaut  
Mackenzie Sanche  
Marguerite Leconte

Mélyna Lorrain  
Natalia Bravo Perez  
Pénélope Côté  
Zoé Desroches

### MISE EN PAGE ET GRAPHISME

Émélie Charette-Paquette

### SOUTIEN POUR LE LANCEMENT

Club papilles

---

## NOS PARTENAIRES



Nous tenons à remercier particulièrement l'AGES sans qui cette revue ne pourrait exister de manière si flamboyante!



---

## NOUS JOINDRE

**etãdaB**  
ÉTENDARD

### CÉGEP DE SAINT-JÉRÔME

455, rue Fournier  
Bureau G-358  
Saint-Jérôme, (Québec), J7Z 4V2  
etadar@cstj.qc.ca  
etadar.com

---

## APPEL DE TEXTES ET D'ŒUVRES

### SOUMETS TES CRÉATIONS À

Étendard - La revue artistique et littéraire des étudiants du Cégep de Saint-Jérôme

#### APPEL DE TEXTES

Nouvelles, poèmes, contes, critiques...

#### POUR SOUMETTRE UN TEXTE

Le faire parvenir à l'adresse suivante  
etadar@cstj.qc.ca (maximum de 5 pages)

#### APPEL D'ŒUVRES

Œuvres pour les textes, photos, dessins, bandes dessinées.

#### POUR SOUMETTRE UNE ŒUVRE

Apporter l'original au département de français (bureau G-358).

Pour des photos, faire parvenir le fichier par courriel (300dpi).

#### - IMPORTANT -

Il est possible de publier votre création sous un pseudonyme.

---

## TABLE DES MATIÈRES

POURQUOI SOMMES-NOUS? .....	3
RAT OU RAT .....	4
LA MODE EN RABAIS .....	6
LES COULEURS .....	9
MÉMOIRES .....	11
ÉTAGES .....	14
EMBRASEMENT .....	16
CADAVRES INTELLECTUELS .....	17
TEMPS POLYCHROMATIQUE .....	18
ELLE REVIENT AVEC LA PLUIE .....	20
ARC-EN-CHAMBRE .....	23
LE CROQUE-MITAIN .....	24
À PARTIR DE MA FENÊTRE DE CHAMBRE .....	26
GUIDE D'APPRENTISSAGE ET D'EXPÉRIENCE .....	28
TENTATION FATALE .....	29
ENVOIS FANTOMATIQUES .....	32
UN SENS DU NON-SENS .....	36
MA CHAMBRE .....	38
PAR PÉNÉLOPE CÔTÉ .....	40

---

# POURQUOI SOMMES-NOUS ?

PAR EDWARD BISSON

Organisation :

Un agencement, une coordination,  
une association, une structure, une société.

LILI ROSE MAHAUT. PETITS REGARDS. 2021, MARQUEUR NOIR ET RUBAN ADHÉSIF SUR PAPIER. 14 CM X 20,5 CM.



Noble  
Ordre  
Utopique  
Sensible

Savoir  
Orthodoxe  
Mature  
Moral  
Engagement  
S'instruire

Échange  
Talentueux  
Enivrant  
Noué  
Dédier  
Audacieux  
Rigoureux  
Détermination



Littérature :

Une activité, Une œuvre,  
un ouvrage, une expérience, une connaissance

Alors, qui sommes-nous ?

---

---

# RAT OU RAT

PAR ANTHONY HEYNE

Ce n'est pas moi qui coule, c'est le tout autour. Il coule par en-dedans, il implose et se montre sans sa croute épaisse d'humanité. Je le vois pour la première fois, vraiment, avec instinct et naïveté. Le tout coule, il coule à se vider, mais avant le vide, tout juste avant, c'est là qu'apparaît le vrai. En grugeant le superflu, en tamisant les croyances, en arrachant les idées, c'est là qu'apparaît le vrai. Faut savoir laisser couler, juste assez, faut savoir laisser couler, juste avant le vide. Le drain du bain avale la dernière goutte avec un râlement crasseux. Je suis nu.

Ma peau collée à l'acrylique blanc. Ça me borde, ça me caresse. Je suis un fœtus dans un bol sec jauni.

De la chair.

Et la porte grinçante ondule d'une poussée, la vapeur d'eau s'impose fixement dans la salle de bain. Il y a quelqu'un, quelque chose, un petit, un tout petit mammifère un peu comme moi. Il est là, sur la céramique et attend que je lui parle. Avec ses deux billes noires il me fixe, jusqu'à me juger. Je le sais, il attend, raide comme son poil, une réponse. Il est là, sans cage, parce qu'un jour j'ai voulu un rat. Juste un rat avec des pattes qui s'agrippent et une queue rugueuse qui frotte, sans cage. Juste un rat. Il est ici et là, partout dans mon appartement, il me tient compagnie, il a toute mon attention, mais je le sais qu'il veut juste manger.

Alors, dans la cuisine j'ouvre l'armoire, son sac de bouffe, *Nourriture pour rat domestique*. Derrière moi, le mammifère attend sa portion patiemment. Un rat, c'est un mammifère? Surement, je ne sais pas trop, tout est vide, tout a coulé depuis le bain. Le drain a trop avalé et maintenant je, je, je. Rien. Je ne peux même pas dire que mon rat est un rat. Il commence tranquillement à

couler aussi. Je ne peux pas l'embarquer dans le vide avec moi, il n'a rien fait pour mériter ça. Il se coule de sens et de lui. Allez, allez, flotte petit rat! Je prends une bonne poignée de *Nourriture pour rat domestique* et je la gruge: « Tu vois petit rat, un rat, ça gruge. » La bouche qui déborde, je lui relance: « Un rat, ça gruge et c'est ce que tu es. » Les croquettes sont prises entre mes dents, le rat me regarde perdu, vide. Il ne comprend pas, il coule aussi, il coule et perd sa raison, je le sais. « Non petit rat! Regarde! J'aime les coins sombres, tu fais comme ça, tu te caches dans les racoins pour être un vrai rat. » J'arrache d'une poussée tout ce qui se trouve dans l'armoire, les pots de plastique et d'aluminium roulent sur le plancher de bois terne. Je m'accroupis et je rentre dans l'armoire, comme j'aime et comme aimerait un rat. C'est facile être un rat, je n'ai qu'à suivre mon instinct, et voilà je le suis, un petit rongeur. Je suis le grugeur avec mes dents, mes pattes s'agrippent et ma queue rugueuse frotte. C'est nécessaire, il doit comprendre, se retrouver lui-même. Le mammifère me regarde, je me mets à flairer les alentours en retroussant mon nez. « Je suis un rat et c'est ce que tu dois faire, d'accord petit mammifère? Les rats retroussent leur nez! Je suis retrousser de nez, je suis rat, je suis rat, je suis rat. » L'odorat en feu, je rattrape toute ma tête, rapide, et gruge avec ma bouche de rat, je fais des petits cris. Je rat, je ne suis pas raté au fond de l'armoire, je suis rat. Gruge, le rat! Je gruge, crac et mon poil raide et mon poil rat et moi la peste. Retrouse le nez et tu seras rat, je suis rat, je suis rat, je suis rat.

Le mammifère est là, m'observe et me juge. Il me regarde de haut. Je suis pathétique: une vermine rien de plus. Il approche doucement son visage du mien pour ne pas m'effrayer et me murmure lentement: « Pauvre petite bête innocente que tu es. »



---

# LA MODE EN RABAIS

PAR ZOÉ DESROCHES

Les deux pieds ancrés dans le sol, les yeux rivés sur le chandail en rabais. Les lumières artificielles au-dessus de ma tête, les dalles de plancher dégueulasses noircies sous mes bottes. 40% de rabais, c'est quand même fort. Et en plus, il est vraiment beau. C'est vraiment hot... Un beau morceau noir, c'est ma couleur. La petite musique désagréable qui joue dans les haut-parleurs de l'établissement. Un brouhaha qui dérange mes oreilles. Je l'ai vu partout sur Internet et ailleurs, ce haut. Il était tellement cher, mais pas ici. Ici, il est pas cher pantoute, pis en plus, y'a 40% de rabais. Quand même fort. En plus, j'ai vu plein de filles le porter à l'école. C'est full à la mode. Je suis un peu excitée. Peut-être que les gens me suivraient du regard si je portais des vêtements comme ça? Les manches longues, le col en V, le tissu lousse et délicat, vraiment cute, pis sortable. Je l'essaye. Je regarde ma silhouette dans le miroir peu flatteur de la cabine d'essayage. Mes yeux, mes cheveux, mon cou, mes épaules. Je l'aime et je m'aime dedans. C'est un achat. Je le retire de mon corps et j'enfile mes autres vêtements. Chandail, manteau et, hop, je me rends à la caisse la plus proche. Rendue là, mes yeux croisent le nom du magasin en haut. «H&M». **Fuck.**

En ce moment, je me rappelle du documentaire que j'ai vu sur le câble mardi passé. Le documentaire sur les

enfants exploités et abusés au Bangladesh. Ces enfants réduits à de pauvres esclaves de la marchandise. En plus, ils parlaient vraiment du H&M! Souvent à 5,6, 7 ans! Moi, à 5 ans, je me contentais de jouer avec mes Barbies. Je ne pensais pas encore au travail manuel. Câlisse, là je me sens mal...

Il y a des petits enfants qui se sont arraché les bouts de doigts pour faire ce chandail. Qui travaillent dans des conditions horribles, pitoyables, misérables... pauvres sans mentionner, dangereuses! Sans faire d'argent, en étant arrachés à une enfance normale. Sans véritables droits. Qui sont mentalement et physiquement malades. Et moi, j'encourage ça? Pourquoi? Pour être belle? Pour convenir aux autres?... Je ressens un peu de culpabilité. En même temps, honnêtement, c'est clair que je vais être belle là-dedans. Je pense aux enfants qui, eux, n'ont même pas de vêtements. Qui feraient n'importe quoi pour être à ma place et je me plains. Comment est-ce que j'ose? Comment je me permets de faire ainsi?

La file est de plus en plus petite. C'est bientôt à mon tour. D'un côté, je vais être belle, je vais me sentir bien... Je vais pouvoir me sortir de mes chandails laids que j'achète, soit usagés, soit que je fais moi-même. Je vais même pouvoir me pointer dans mon cours pis dire:

«coucou, regardez mon nouveau top.» De l'autre côté, est-ce que c'est immoral si je l'achète? Bientôt mon tour. Je fais quoi...? Je me sens déchirée. Angoissée et tourmentée... peut-être un peu trop. Je me rends vite compte que je suis en train de ronger mes ongles jusqu'à la peau. Faudrait bin que je me calme. Moi je vis des sentiments incertains, mélangés. Mais eux vivent des sentiments bien pires que les miens. Aaah! Je devrais vraiment arrêter de chialer, ça gosse! Mes genoux plient au rythme de la musique de fond, je grince des dents. Je sens le coin de ma bouche vibrer à cause de la nervosité qui me hante et qui envahit tout mon corps. J'ai quasiment l'impression que mon cœur va sortir par ma bouche simonac... Rendue là, je suis à deux doigts de partir à grandes enjambées pis crisser mon camp. En même temps... tout le monde achète leurs affaires... Pourquoi moi je m'en empêcherais? Pas tant juste là... Mes jambes, mes pieds qui tapent le sol. Mes yeux qui se promènent partout. Je me vois déjà me pavaner dans les corridors de l'école avec ça sur le dos pis tout le monde me regarde avec un air de jalousie. Je fais quoi? Enfin, j'arrive à la caisse. La dame me demande « cash ou sur carte ? »... « Sur la carte, s'il-te-plait. »

---



SHANEN LOUIS, *LAST GLIMPSE*, 2021, PHOTO NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.





---

# LES COULEURS

PAR JIMMY MAYER

*J'arrive avec une multitude de chandails enfilés les uns par-dessus les autres avec des jeans bleus et un chandail bleu délavé. Il y a une corde à linge qui présente plein de chandails de couleurs différentes.*

Hier, j'me suis acheté un nouveau chandail bleu.

*Je regarde mon chandail en l'étirant un peu.*

Hé oui, un autre chandail bleu.

Un bleu pâle cette fois-ci.

Y'a un nombre incalculable de couleurs, et beaucoup dont j'connais même pas l'existence.

Malgré cette immensité de choix, j'm'arrête toujours sur celle-ci.

Je suis un bleu.

Pourquoi j'suis pas un jaune? Est-c'que j'peux être un jaune?

*J'enlève le premier chandail et on me voit avec un chandail jaune.*

*J'enlève le chandail jaune et on me voit avec un autre chandail bleu.*

Pour moi, c'est important de refléter c'que j'porte et j'me pose beaucoup d'questions dans c'sens:

Est-c'que ce changement d'teinte est signe d'une transformation ou j'fais juste me peindre d'une couleur qui est pas vraiment nouvelle?

J'sais pas, tout c'que j'sais c'est que j'sens que les autres s'attendent à c'que j'porte du bleu. J'ai tellement eu de chandails bleus que, même moi, j'suis perdu dans mon amour pour le bleu.

Cela dit, j'ai déjà eu un t-shirt orange. Oui, c'est ben différent du bleu et ben plus marginal. Ça surprend, hein?

*J'enlève le chandail bleu et on me voit avec un vieux chandail orange foncé.*

À l'époque, il resplendissait sur moi, et pourtant, j'n'arrivais pas à l'porter en public. Il a fallu que je l'porte seul chez moi jusqu'à temps d'ne plus voir sa couleur pour pouvoir l'porter dans l'monde.

Si j'porte du orange sans m'rendre compte que j'suis orangé, est-c'que j'suis vraiment un orange? J'pourrais changer la question tout en gardant l'même but:

Est-ce que j'suis un bleu parce que j'porte du bleu, même si j'me pose plus la question en m'réveillant l'matin?

À l'école, j'attirais l'attention avec mon chandail orange, j'étais intrigant, les filles me trouvaient drôle et certains gars m'détestaient encore plus qu'avant.

C'était une étincelle de folie ce chandail-là, mais comme toute étincelle, elle s'est éteinte. Chaque insulte soufflait sur l'bout de ma chandelle.

Quin, c'est vraiment difficile de se supporter...

*Je vais m'asseoir sur le bord de la scène.*

Après tout, j'crois qu'les gens me voient bleu ou peut-être qu'ils voient plus loin que mon armure bleue et ils pensent que j'suis un orange. Simple supposition.

Depuis aussi longtemps que j'me souviens, j'ai toujours été entouré du bleu patriotique de mon père, le bleu du monde que ma mère exposait pour exprimer la douceur, la beauté. Des fois, j'me dis que j'étais peut-être un orange à l'origine, mais qu'mon

entourage aurait déteint cette couleur-là sur moi. J'en viens à m'demander si l'on naît avec sa couleur ou si l'on devient sa couleur ?

Tant d'questions, si peu d'réponses...

Certains diront que ça n'change rien « La couleur ». Mais justement ! Je crois qu'il faut la trouver parce que, en cas contraire, j'pourrais pas bien la faire rayonner sur l'monde ou sur l'visage d'une inconnue qui m'plaît.

Qui m'plaît beaucoup, pour être clair.

*Rire. Je me relève. J'enlève mon chandail bleu pour en laisser paraître un blanc.*

Y'a quelques mois, j'ai eu une connexion au moment d'acheter un nouveau orange, et quand est venu l'temps d'le mettre, on dirait que j'le trouvais plus tant beau. Unique oui, mais est-ce que c'est un prétexte pour l'porter ? Est-ce que j'suis assez unique pour que ce chandail s'agglomère à moi ?

J'sais que j'suis unique.

Mais comment ?

*Je prends mon premier chandail bleu par terre de la main droite.*

J'le souhaiterais juste un peu plus pâle après y avoir pensé même si je l'trouve déjà beau là, c'est pas ça.

Je prends le chandail orange en arrière de mon dos dans ma main gauche.

Alors, j'me r'trouve aujourd'hui, pas plus avancé qu'avant, avec un chandail orange inédit dans main gauche et un nouveau chandail bleu qui n'a rien de nouveau dans l'fond.

*Je regarde l'un et l'autre.*

J'vais peut-être la chercher toute ma vie, mais aujourd'hui, j'vais mettre...



LILI ROSE MAHAUT, VIVRE, 2020, PAPIER, 9 CM X 14 CM.

*Je mets le orange.*

Faut ben essayer quelque chose pour aujourd'hui. Et demain ? On va voir... Mais, j'vais juste garder mes bons vieux jeans bleus pour aller avec mon chandail.

En tout cas, je me sens plus à l'aise d'être un schtroumpf. À moins que j'sois un mélange des deux. Un brun ?

*J'enlève le orange et le blanc simultanément et on me voit avec un chandail brun.*

Non, ça me va pas ben. Qu'est-ce que vous en pensez ? Ou peut-être que c'est moi qui l'sais pas encore.

*Je remets mon chandail orange et je quitte la scène en laissant tous les chandails par terre.*

---

# MÉMOIRES

PAR ERICK SANTIAGO CHIAPPE REYES

On m'a jeté hors de l'auto en pleine autoroute. C'est un de ces jours d'hiver où le soleil frappe avec une grande intensité sur la neige, mais il ne réchauffe pas. Je suis écrasé sur l'asphalte, mon crâne saigne et mon corps est tout magané. Je ne sais pas où je suis. Je pourrais déjà être ici, mais je ne peux pas le savoir. Je ne me rappelle rien. Ma mémoire est un noir absolu. Je ne connais qu'un nom et je ne sais même pas si c'est le mien. Je suis un nouveau-né, tout rouge et saignant par terre entre les autos qui roulent à toute vitesse à côté de moi. Je suis complètement déboussolé. Personne ne s'arrête, tout le monde continue son chemin. Les autres semblent aller quelque part, chacun tout seul dans sa voiture, se dirigeant vers la même destination.

Je me suis mis à marcher dans la même direction. Je marche dans la neige brune pendant des heures à la recherche de ce que tout le monde semble poursuivre à toute vitesse. Le jour tombe et les autos ne cessent pas de rouler, et moi, je commence à grelotter. Je trouve refuge par-ci par-là, une place où le vent ne frappe pas de face, assez pour survivre à la nuit. Les premiers rayons de soleil me réveillent, les autos sont toujours là, toujours aussi persévérantes. Je continue mon parcours, et la journée d'après, et la suivante. Je marche et marche jusqu'à ce que j'arrive à une place où les autos ne vont plus tout droit dans la même direction, mais un peu partout. Elles s'arrêtent quelquefois pour que d'autres continuent, elles tournent de tous les côtés, elles montent et descendent, elles reculent même. Il y a aussi d'autres personnes à pied qui s'en vont dans toutes les directions possibles. Je ne comprends plus rien. Tout le monde ne suit plus la même route, je ne sais plus où aller. Je suis les gens, les petites autos, les grandes autos. Je marche chaque jour dans les avenues, les ruelles, les parcs, en suivant la première chose qui croise mon chemin jusqu'à ce que je la perde de vue. Je me réfugie quand la nuit tombe, et je recommence aux premières lueurs de l'aube. Je cherche quelque

chose, une place, une personne. Je ne sais pas. Les jours passent, mes pieds sont fatigués. Ils ont pris une couleur mauve qui tire vers le noir, je ne les sens presque plus et ma tête fait toujours mal à cause de la chute. Aujourd'hui j'ai vu un papillon qui flottait près de moi. Je le suis depuis quelque temps. J'ai trouvé un autre papillon, puis un autre, et un autre de plus. Ils s'en vont, eux aussi, dans différentes directions. Des fois, les papillons suivent les gens, se posent sur leurs corps. Je marche derrière eux jusqu'à ce qu'ils se détachent et partent dans des directions opposées. Je suis, d'un pas magané, ces beaux êtres colorés. Cette splendide palette de couleurs flottantes dans le gris des rues me titille le ventre, en même temps qu'elle écrase doucement la plaie sur mon crâne. Plus je les suis, plus j'aperçois des petites ailes, plus mon mal à la tête devient insupportable. Cette envie folle de les suivre, je cours derrière ces nuages colorés. Mes pieds me supplient d'arrêter, mais je suis incapable de les écouter. Je m'arrête finalement devant une maison enveloppée par tous ces êtres multicolores. Ma tête pleure rouge, mes pieds aussi. Des papillons recouvrent les murs et les fenêtres, le toit et le jardin. Soudain, une porte de papillon s'ouvre.

Quelqu'un sort de là. Un homme comme les autres que j'ai suivis dans les rues. Il me fixe droit dans les yeux. Son visage semble perturbé, puis un drôle de sourire effrayant s'installe dans sa face. Un sentiment désagréable s'empare de mon corps. Je tremble de rage et mes yeux dégagent la peur. Il s'approche de moi et me dit d'entrer dans la maison, je ne réponds pas. Il me prend par le bras et me traîne à l'intérieur. Je suis incapable de bouger, mon corps est complètement gelé, comme si je figeais devant la mort. Je veux disparaître de là, mais mon corps ne m'obéit plus. Sa maison est resplendissante, la lumière qui pénètre par les fenêtres éclaircit les couloirs et les chambres de toutes les couleurs possibles tels des vitraux. Il m'amène

dans son salon, mon corps tremble intensément. Sa main laisse une marque sur mon avant-bras telle une brûlure. Il m'offre à boire et à manger, mais ma langue est aussi immobilisée. Il s'assoit sur le canapé et essaie d'entreprendre une conversation, mais je ne réponds pas. Il change pour un ton plus sérieux et mentionne l'auto, l'autoroute, une supposée dispute, toujours avec un sourire perturbant dans la face, mais je ne peux pas répliquer, et puis, quoi lui répondre ? Je ne sais pas qui il est et je ne me rappelle rien d'avant m'être retrouvé perdu parmi les autos. Il parle toujours tout seul, puis il mentionne un nom. Le seul nom dans mes souvenirs. Ton nom. J'entends des pas qui viennent d'en haut. Tu descends les marches et tu fais ton apparition au milieu du salon. Mon cœur s'arrête pendant quelques instants. Tout devient noir. Le salon disparaît, les escaliers, le canapé, lui. Il n'existe plus rien autour, il n'y a que toi. Tu t'approches de moi, tes lèvres s'ouvrent et, lentement, tu prononces chaque syllabe d'un nom. Mon corps cesse de trembler et des larmes descendent le long de mes joues. Des souvenirs me reviennent. Trop de souvenirs pour une seule vie. Je ne peux pas distinguer si ce sont les souvenirs de ma vie, de la tienne, de mes vies passées ou futures ou des souvenirs de n'importe qui d'autre. Et parmi la pile de souvenirs, je t'ai vue. Je nous ai vus.

Nous étions tous les deux dans les bois. Je savais ce qui s'en venait. Je l'ai su l'autre jour quand j'ai découvert mes sentiments pour toi. Ils étaient plus forts que ce que j'imaginai. Les papillons n'étaient plus dans mon ventre, ils étaient éparpillés sur mon torse et mes membres. J'ai entrouvert la trappe et tout un univers s'est échappé dans le clignement des yeux. Ils se sont posés sur toi, ils t'ont caressé le visage. La gêne t'a prise et tu es partie en courant. Les papillons se sont tournés vers moi, agressifs, ils m'ont mordu en plein visage. Ma face est devenue toute rouge, ça brûlait un peu. J'ai essayé de te suivre, je te voyais au loin à certains moments, puis tu es partie. Je t'ai retrouvée un peu plus loin à l'intérieur d'une cabane. J'allais cogner à la porte quand j'ai entendu une voix grave qui venait de l'intérieur. J'ai regardé par la fenêtre et tu n'étais pas seule. Tu m'as vu dehors, la douce neige qui tombait s'accumulait sur mes cheveux et je me faisais dévorer lentement par les papillons qui n'arrêtaient pas de

pousser dans mes entrailles. Les petites morsures commençaient à être désagréables, je ne savais pas combien de temps je pourrais tenir là, avant que ça devienne insupportable. Je devais trouver refuge. Tu m'as dit d'entrer, mais j'ai refusé. Si j'étais resté, j'aurais dû passer l'hiver là, et il n'y avait pas assez de place pour nous trois. Tu le savais. Je le savais. On finirait par brûler tout le bois et par mourir de froid. Ou par malchance brûler la cabane. Je ne pouvais pas rester dehors non plus, j'allais me faire déchiQUeter. Quitter semblait être la meilleure chose à faire. Partir au loin, bâtir mon propre refuge, loin des dangers. Me faire une nouvelle vie. Peut-être même que tu voudrais me retrouver en suivant la trace des papillons laissés sur mon chemin, mais, encore aujourd'hui, j'ignore si tu ne m'as jamais suivi. Après mon départ, je me suis retrouvé agonisant au bord de l'autoroute sans la moindre connaissance de ma personne. Tous mes souvenirs étaient disparus. Tout s'était effacé de ma mémoire. Sauf ton nom.

Nous sommes maintenant dans la complète noirceur, l'un devant l'autre, réunis une nouvelle fois. Je suis d'un pas léger tes yeux qui brillent dans le noir. La lumière commence à entrer à nouveau par les fenêtres, illuminant lentement chaque recoin de la maison. Je prends ta main, elle est tiède et douce. Tes joues rougissent et des papillons poussent partout sur ton corps. Ils se posent doucement sur notre peau et nous caressent avec leurs minces pattes. Nos corps sont complètement enveloppés par les papillons. Je regarde ton âme et je prononce ton nom. Les papillons commencent à battre leurs ailes. Ils font leur mouvement des ailes avec une telle intensité que la chambre au complet vibre, comme si nous étions à l'intérieur d'un tambour. Ils volent désespérément dans tous les sens, essayant de trouver une sortie. On entend des fracas de l'extérieur. Le manteau de papillons essaie de pénétrer la maison pour retrouver ses âmes sœurs. Les fenêtres se brisent, laissant entrer un courant de mille couleurs qui traverse les couloirs à toute vitesse, détruisant tout sur son passage. La maison tombe rapidement en morceaux, incapable de se tenir debout devant toute cette rage. Rien n'y fait. Les rafales de papillons se dissipent peu à peu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, et quand le calme revient, nous nous sommes envolés.



# ÉTAGES

PAR MARGUERITE LECONTE

Au coin de la rue, les fleurs sont grises, le gazon est mort et les nuages me hantent. Les cordes ne dansent plus, les ballons sautillent seuls et les enfants sont parents. Le silence est bruyant. L'ennui est ma seule préoccupation. Mon métier est le désespoir. Mes moments lucides sont submergés par la folie. Les démons ont pris possession de ma mélancolie. Les habitudes de mes voisins me tapent sur la tête. Je monte les étages de mon bloc appartement.

Au coin de la rue, au premier étage, sur les sofas, les différences du silence et de l'ignorance élucident les grandes questions. Les muets et les idiots donnent leurs opinions au ton morose. Un silence ignorant ensevelit les connaisseurs et valorise les beaux parleurs. Des cerveaux sans oreilles et des bouches sans censure. Un délit d'opinions. On maîtrise sans écoute mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, au deuxième étage, autour d'une table, les ivrognes et les heureux, sous leurs godets empoisonnés, se disputent sur le bonheur. Les alcooliques se versent une gueuze et noient leurs troubles au fond de la bouteille. Les joyeux se rident de bonheur et arrêtent de compter les heures. La fée verte empeste les verres et découd les discussions. Les hallucinations aboient à pleins poumons. Un rassemblement des enfants nés de travers. Ils hurlent l'euphorie, ils désaltèrent le vin de la mélancolie et ils dilapident la pomme de la discorde. La fin du verre, une psychose pas si rose, une close plutôt morose mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, au troisième étage, dans la cuisine, un silence turpide, une odeur sinistrose. Ce même comptoir, là où ils s'embrassèrent, là où le four carbure,

laisse place à ses états d'âme. Maman coupe les oignons. Sa peine est dissimulée sous l'odeur empoisonnée. Les élocutions sont asphyxiées par la poire de l'angoisse. Maman est victime du destin scié par les meurtres de la poisse. Papa, serré comme sa ceinture, dans un élan de rage, rugit des vibrations, sans discussion, son point n'a pas bien passé. Il doit répéter mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, au troisième étage, dans les lits, le riche bécote sa prostituée. Une douillette pour deux silhouettes. Ils sont couchés à même le plancher. La sueur est à l'honneur, c'est un cinéma sans « Ahhh! ». La moquette en est muette. Le clocher n'ose pas broncher. Le téléviseur est en stupeur. Les draps sont dans tous leurs états. Sommes-nous libres d'être libres? La liberté est un cadre au pied du lit mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, au quatrième étage, dans les bains rouges, l'envie de mourir nous transperce à coup de balles. Mon âme déjà amochée par la maladie qui m'a hanté. Aidez-moi! Criaï-je dans la pénombre. Aidez-moi à me sortir de l'ombre. Le silence envahit mon cri et rit de mon corps qui gît sans vie. On coupe les ponts comme les veines au bout de nos bras. Tabou, comme la corde à notre cou. Tous au nirvana, on peut choisir d'en finir mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, sur le toit, je libère mon esprit et mon corps s'en suit. Je tombe en chute, libre. Le temps s'arrête. Les fleurs reprennent leur couleur, l'odeur du gazon coupé vient chatouiller mon nez et le soleil, me surplomber. Les ballons sont joués, les cordes sont dansées, les enfants sont créés. Mes voisins sont traditions. Je descends les étages de mon bloc appartement.

Au coin de la rue, au cinquième étage, dans les bains moussants, on appuie sur la détente. Eucalyptus et lavande sont cocaïne. Les bulles sont amphétamines. Tous en Om, on choisit de se laisser aller.

Au coin de la rue, au quatrième étage, dans les lits, les amoureux se montrent l'amour. Une ombre pour deux, les jambes enlacées et les bouches à l'unanimité. Nous sommes libres d'aimer mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, au troisième étage, dans la cuisine, un silence accueillant, une odeur égayante. Maman cuit les affections. Papa bouille les attentions. Une casserole de belles paroles. La passion est mise à mijoter. La flamme est à haute intensité mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, au deuxième étage, autour d'une table, les heureux et les fêtards se versent une chartreuse. Le verre à moitié vert, la modération fait son apparition, le plaisir n'est pas coupable, le péché est raisonnable mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, sur les sofas, les âmes s'accordent et s'orchestrent. On ne réfute pas les opinions. L'ignorance est un moyen de penser. Le prétentieux intellect est ravalé mais, moi, je ne suis que de passage.

Au coin de la rue, sur le sol, ma vision est déformée. Ma perception est myope. Mon démon est un dogme. Ma tête est pleine du mur à mur. Mes pensées murmurent. Mon métier est la mort. Mon crâne se fracasse. Mon sang est une rivière dans les rides de ma figure. Que de passage.

*Texte par Marguerite Leconte inspiré du poème écrit par Marguerite Leconte et Rose Marcotte.*

---



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET TOURELLES DE CIGARETTES, 2020. PHOTO NUMÉRIQUE. DIMENSIONS VARIABLES.

---

# EMBRASEMENT

PAR LILI ROSE MAHAUT

Le regard embrumé, les oreilles chatouillées par la musique puissante, Noa danse comme la flamme d'une bougie.

Elle exhibe un sourire rayonnant en dessous de ses yeux ambrés. Sous les lumières éblouissantes, elle enflamme la scène. Le public, subjugué par ce spectacle flamboyant, n'est qu'un pion dans le jeu enivrant de Noa. Elle joue avec la musique, avec les accords agencés et leur défilé en noir et blanc. Elle joue avec son corps, le faisant bouger à sa volonté, le courbant et le pliant dans tous les sens comme une feuille de papier.

La chaleur s'élève, la cadence s'accélère, imposant à la salle son exaltation ardente et Noa s'en réjouit. Elle s'en délecte, elle jubile. Elle vire et volte, elle n'a plus pied sur terre, elle flotte.

Ivre d'extase! Une chaleur commence à se former dans son abdomen. Cette chaleur la remplit, elle l'envahit, elle la brûle. Elle fait mal, cette joie. Elle fait trop mal. Rapidement, Noa ne ressent plus que la souffrance qui la ronge, qui avale ses pensées et ses valse, les réduisant en cendres.

Quand Noa porte son regard vers la source de cette douleur devenant insupportable, dans sa prunelle apparaît le reflet d'une flamme dévorant avidement son corps. De la bouche béante des spectateurs sort une musique trop forte.

La scène est en feu, ce soir.

---



LILI ROSE MAHAUT, TACHÉ, 2020, ACRYLIQUE ET MARQUEUR NOIR SUR PAPIER, 9 CM X 14 CM.



---

# CADAVRES INTELLECTUELS

PAR MÉLYNA LORRAIN

Hier

Le kamikaze a confirmé la mort

Confirmé l'explosion artisanale

C'est l'calme relatif

Police-poubelle, résistance des forces

*Freedom* qu'y disent.

Au réveil

Les éboueurs, les porte-paroles

Des prix scotchés aux enfants suspendus.

Pu assez d'acide pour faker leurs disparitions

Pu assez d'acide pour effacer

La purge.

Dans la ville

Des cratères

Remplis d'cadavres intellectuels.

Loin d'garantir la sécurité

Les fantômes hantent comme y peuvent.

Al-Qaïda? C'pas grave

Obama l'a dit: « L'Irak n'est plus une priorité. »

---



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, SAC DE CHIPS, 2021, PHOTO NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

---

# TEMPS POLYCHROMATIQUE

PAR MACKENZIE SANCHE

Couleur de la neige

Un peu plus beige, peut-être

Une neige sale, tu sais ? Mais pas trop

Ou multicolore

On m'a dit un jour que le blanc était composé de toutes les couleurs.

Sur un nuage, réflexion profonde

En attente de l'émergence imminente de la poète en moi

En attente de cet éclair qui traverse mes doigts

Au contact de l'inspiration

Dix-huit heures trente-trois et vingt-deux secondes.

Froids, froids sont mes doigts qui caressent le plastique

Le vent de mon stress soulève en moi

Des flocons qui me chatouillent les entrailles

Et me mordent les joues

La chaleur de la maison n'arrive pas à me faire fondre

Ou à m'empêcher de me morfondre

Que je ne sois ni poète ni athlète

Si j'étais athlète, je ne serais pas assise ici

Je serais de l'autre côté de cette fenêtre givrée

Mes pieds traceraient de nouveaux dessins

Dans la poudreuse

Le paysage qui se meut en une longue traînée à ses côtés.

Si j'étais poète, je n'aurais aucun défi ici

Les mots déferleraient, l'encre coulerait

Le temps passerait si vite dans ce monde perdu

Simplement éperdument amoureux des mots

Comme le temps s'écoule entre maintenant et la remise

*Remise.* Miser encore. Ou bien l'acte de remettre quelque chose

Comme si la première fois n'était pas satisfaisante

Comme si le **RE** de **Remise** faisait resurgir un stress malheureux

En bref

Miser encore

Pourquoi dois-je remettre ces feuilles

À moitié tachées de pensées, d'idées ?

La date de remise arrive telle une bourrasque violente

Tandis que s'amourachent mes paupières

Que s'affaissent les disques dans mon dos

Qui ne jouent plus de musique

Noyée par le son de mes mains mouillées

Qui tapotent le bureau

Il faut fermer les yeux

Respirer par le nez

Ou plutôt fermer le nez

Respirer par les yeux

Pour oublier ce délai imposé

Pour déconstruire ce blocage dans ma poitrine

J'inspire la bourrasque

Je n'ai pas le choix

C'est mon unique source d'oxygène

Dans cette mentalité homogène

De remises obligées

Bref, miser

Encore

Ou pas

Ou ignorer cette date fatidique par des réflexions inutiles comme

Cette feuille est blanche  
Elle n'est pas froide  
Elle ne connaît ni flocon, ni nuage  
Elle n'est pas sucrée  
Elle ne connaît ni guimauve, ni meringue

Cette feuille est tellement blanche  
C'est une avalanche  
Et je cours dans la direction opposée  
En une procrastination obstinée

L'horloge ricane de son rythme moqueur  
Dix-huit heures trente-trois et quarante-cinq secondes.

Cette feuille est toujours aussi blanche  
Toujours aussi vide  
Un vrai trou noir, mais blanc,  
Qui absorbe mon inspiration et expiration  
Ma motivation

L'aiguille tourne tranquillement  
Ma feuille perd mon attention  
Mes paupières boudent mes yeux et se referment sur eux  
Comme si sans voir l'agenda  
Je me sentirais mieux

C'est moi, ou le plafond est plus bas que d'habitude ?  
C'est moi, ou les murs se penchent vers moi ?  
Le resserrement de ma gorge  
L'accélération de mon pouls  
La lourdeur de mes bras  
La chaleur intolérable de mon corps

Les flocons dans mon ventre ne chatouillent plus  
Ils mordent  
Ils meurent  
Et comme les secondes  
Tombent un à un

Je n'ai pas le temps de perdre mon temps  
Parce que par le temps que je perde mon temps  
Le temps de le perdre sera déjà passé  
La remise sera déjà arrivée

La feuille n'est plus blanche  
Elle est grisâtre de larmes échappées  
Elle sèche, elle frise  
Comme mes nerfs devant mon manque de productivité

Si j'étais athlète, je saisiserais mieux  
L'importance du temps dans une course  
Une course effrénée aux dates de remise  
À quel point la concentration ralentit  
Le biffage des jours sur le calendrier

Si j'étais poète, je me lèverais le matin  
L'inspiration dans la paume de ma main  
Et j'aurais hâte de tacher cette feuille abîmée  
Pour immortaliser les effets de ma vie sur le temps  
J'en oublierais entièrement le calendrier

En fait, il date de 2015 déjà, son calendrier.

Rien ne se passe autour de moi  
Rien pour me distraire  
Pourquoi je n'arrive pas à me concentrer ?  
Ça demeure un mystère

Je vois noir sur un papier blanc  
Blanc comme les nuages  
Blanc comme la neige  
Blanc comme la fraîcheur

Une brise de printemps s'insufflé en moi  
C'est blanc, après tout,  
Blanc comme des milliers d'opportunités  
En attente d'être tachées de mes magnifiques erreurs

Blanc comme un dessin de mondes éloignés  
De pensées poétisées  
D'idées dépayées  
Cette feuille, elle est multicolore

On m'a dit un jour que le blanc était composé de toutes les couleurs.

Dix-huit heures trente-quatre et sept secondes.

L'encre coule.

---

---

# ELLE REVIENT AVEC LA PLUIE

PAR ALEXANE DUMOULIN

Pétrichor. Pé-tri-chor. On dirait le nom ridicule d'un petit crevettier naviguant au large. Ou l'appellation d'une prise de lutte complexe, où l'on se démène à pétrir le corps de son adversaire après l'avoir envoyé au tapis. Quand ma mère avait prononcé ce mot pour la première fois, une fin d'après-midi brumeuse, je m'étais mise à rire en songeant à ces comparaisons absurdes. Je lui en avais fait part, à elle qui m'observait depuis le perron, un dictionnaire entre les mains. Elle m'a rendu mon sourire en m'expliquant que l'on nomme «pétrichor» l'odeur qui émane de la nature après la pluie. *C'est un mot bizarre, quand même*, avais-je dit en fronçant un sourcil. Elle avait haussé les épaules en ajustant la monture de ses lunettes, puis j'étais retournée à mes occupations dans le jardin, le nez en l'air pour humer l'odeur humide du pétrichor.

Quand le ciel se couvre, j'ai l'habitude de m'installer tout près de la fenêtre, un livre sur les genoux, puis je laisse les mots danser devant mes yeux en écoutant le son de l'eau qui s'écrase dans la rue. C'est un moment d'une intimité particulière, où je divague au fond de mes pensées ou entre les lignes d'une autre histoire. La pluie peut durer des heures ou l'instant d'une averse, je la laisse s'écouler sur le monde en prêtant l'oreille à ses murmures humectés. Et malgré moi, une délicate

mélancolie pénètre mon cœur et y demeure jusqu'à ce que les nuages fassent filtrer quelques rayons de soleil. Rien d'accablant pourtant... ce n'est que mon *blues* des jours de pluie. Puis une fois l'averse calmée, j'ouvre la fenêtre. Le monde extérieur se retrouve trempé, couvert d'un voile d'accalmie, comme s'il reprenait tranquillement son souffle. C'est un peu comme ce calme qui nous habite après avoir longuement pleuré, quand nos paupières sont rougies et boursoufflées, et que des spasmes fatigués secouent encore notre poitrine meurtrie. Ce silence après la pluie.

L'esquisse de mon reflet gris dégouline sur la fenêtre. Je l'ouvre, inspire l'essence du pétrichor pour me rappeler maman. Elle s'infiltré alors dans mon appartement avec l'humidité du mauvais temps, un spectre gracieux s'invitant sur mon fauteuil. Quand son souvenir me rend visite après la pluie, j'aime me rappeler le son de sa voix, la couleur de ses cheveux, les mots qu'elle

m'avait appris, la chaleur de ses bras autour de mes épaules. *Souviens-toi pour moi, quand ma présence ne suffira plus*, m'avait-elle demandé un jour en me caressant les cheveux. Elle avait prononcé ces mots comme une requête formelle, trahissant la résilience dans sa voix. Aussi s'agissait-il sans doute d'un ordre



qu'elle m'intimait d'assimiler et de chérir, un secret qu'elle jugeait bon que nous partagions elle et moi. Ma mère a toujours été une femme droite, honnête avec les autres et avec elle-même, pour qui la connaissance et l'amour façonnaient l'être juste et équilibré. Sans ces ultimes variables, disait-elle avant de sombrer, nous ne sommes plus que des créatures inoffensives. J'ai reçu son appel à l'aide dès l'instant où elle me l'a lancé, et depuis, je cultive ses souvenirs pour elle.

Je n'ai pas oublié cette soirée où nous écoutions du Bach dans le salon. Nous avons enfilé nos bottes de caoutchouc et nos imperméables. Nous valsions au milieu du salon, toutes drôlement vêtues que nous étions. Toi seule connaissais le moment où nous allions pouvoir sortir, celui où la pluie aurait suffisamment transformé le monde. Quand l'instant fut le bon, tu étais allée augmenter le volume du gramophone, avais suffisamment ouvert les fenêtres pour que la musique puisse voyager dehors, puis en agrippant ma main au passage, tu étais sortie, trépidante. Nous avons descendu les cinq marches du perron pour atterrir dans la flaque d'eau qui apparaissait chaque fois qu'une averse tombait sur la région. Nos quatre pieds ainsi enfouis dans la gadoue, nous avons admiré le paysage en ne soufflant mot, comme plongées dans la contemplation d'une œuvre d'art. Les arcs des montagnes se dessinaient à travers la brume. Ciel et soleil étaient ternis de gris. L'odeur de la terre et des

fleurs mouillées m'avait enveloppée d'une tranquillité cotonneuse. J'avais fermé les paupières. Ce silence après la pluie.

Je me suis souvenue avoir songé qu'il s'agissait là d'un moment immuablement beau. J'eus le sentiment sincère que l'eau qui tombait du ciel, les oliviers bercés par le vent, mes doigts enlacés à ceux de ma mère, la mélodie du piano qui jouait depuis le salon, tous ces éléments avaient acquis une singularité, une symbolique dont j'allais me rappeler toute ma vie.

L'instant a été rompu par ma mère qui a rabattu le capuchon de son imperméable et offert son visage à la pluie. Je l'ai vue arborer un sourire triste, inspirer profondément. Elle aussi désirait s'imprégner de l'importance du moment que nous partagions, je le sentais. Le temps lui manquait, à ma pauvre mère. Son monde s'effaçait autour d'elle. *Comment s'appelle cette odeur, déjà?* m'a-t-elle demandé.

Je n'ai pas hésité une seconde; les images du crevettier perdu en mer et des lutteurs pétrisseurs me sont revenues sur le coup. Le coin de sa bouche s'est retroussé en un rire dissimulé.

Et depuis, je cultive ses souvenirs pour elle. Je veillerai sur eux, les rattraperai au vent.

---

---

# ARC-EN-CHAMBRE

PAR ERICK SANTIAGO CHIAPPE REYES

Je veux pas écrire sur la tristesse je veux écrire des histoires épiques que les gens lisent dans 47 langues différentes parce que j'ai gagné un prix Nobel en littérature à cause de mon roman en français quand c'est pas ma langue maternelle et ma mère est fière de moi et mon père aussi mais je ne sais pas pourquoi je pense plus à ma mère qu'à mon père peut-être parce que j'habite avec ma mère et que mon père est à huit mille kilomètres de moi mais en tout cas je m'éloigne du point parce que c'est très difficile de rester focus sur n'importe quoi surtout à l'école quand je dois rester dans ma chambre enfermé à jamais à cause de cette épidémie de merde qui nous oblige à rester à la maison à faire les mêmes activités un jour après l'autre que c'est la journée de la marmotte où j'éprouve que de la tristesse en regardant mon écran qui défile des vidéos de profs plates en temps réel et ça fait chier payer mille neuf cent soixante dollars et cinquante-huit pour un service de streaming pas mal à chier qui passe des documentaires plates à mort sur la façon de communiquer ou de faire des maths ou de la chimie mais je veux pas écrire sur la tristesse mais sur quoi écrire quand rien ne se passe dans ma vie.

Mais bon ça va bien aller esti on est tous dans le même bateau on va passer à travers on va sauver des vies en restant à l'intérieur et en sacrifiant le peu de santé mentale qu'il nous reste quand on a même pas commencé ce froid d'enfer qui nous oblige chaque année à rester enfermés mais là on est doublement enfermés et pas question d'avoir des interactions sociales parce que sinon une amende qui est à peu près au même prix que les séances chez le psy sauf que l'amende arrive plus rapidement mais ça va bien aller.

Mais bon je fais de mon mieux pour écouter de la musique pendant que ma prof parle je paie aussi pour



SHANEN LOUIS, *CLOCKING-OUT*, 2021, PHOTO NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

mon service de streaming de musique faut bien en profiter et même mon inspiration est en quarantaine je pourrais écrire sur la craie de mon tableau qui écrit toute seule et qui m'oblige à la nourrir chaque matin pour pas qu'elle écrive partout sur ma face ou sur le miroir dans ma chambre qui reflète les personnes qui sont dans une chambre d'une dimension parallèle à ma chambre et on fait un switch de dimension à chaque fois que quelqu'un allume ma lampe à lave dans ma chambre ou dans la chambre parallèle à ma chambre mais non j'écris sur le fait que je sais pas quoi écrire parce que je suis confiné à l'intérieur de quatre murs et une fenêtre qui montre comment l'hiver approche en nous tuant lentement avec les feuilles pourries qui cachent le soleil.

Mais bon faut que je me connecte sur Zoom.

---

---

# LE CROQUE-MITAINÉ

PAR COLIN BRUNEAU-SAUVÉ

Au début des années dix-huit cent, tous les p'tits culs de ce beau pays qu'est le Bas-Canada avaient le jarret libre. Y gambadaient comme des outardes qui traînent su'l gazon. Bref, y'étaient pas couchables l'soir venu pis les parents en pouvaient pu. C'était un cas à aller voir le vieux Bedail.

Personne savait d'où y venait ni depuis combien de temps y'était là. On savait juste qu'y'habitait dans un vieux manoir pas clair clair, au bout du chemin du Lac Gontrand. T'sais le genre de place où tu veux pas t'coincer une fesse. Les mauvaises langues disaient que c'était le yable parce qu'y faisait des pactes avec le monde du village, mais ça veut rien dire. La plupart du monde le voyait comme y'était vraiment: un vieux louche bin riche qui faisait des miracles.

Fait que là, les parents ont expliqué au vieux sénile qu'y étaient claqués comme des vieilles crêpes à force que les p'tits se couchaient pas l'soir venu. Il leur a dit qu'y était capable de leur régler ça, y'a dit bin ouais, y me faut y'inque un volontaire, ç't'affaire! Personne savait c'était quoi l'affaire du volontaire, mais y'a Jean-Parmesan Dufresne qui s'est proposé, parce que y'était meilleur que tout le monde dans toute. Ils l'ont laissé aller, personne était aussi bon que lui pour se proposer de toute façon.

Une coup' de jours après, Jean-Parmesan est revenu pis rien avait changé : les flos s'couchaient toujours pas plus tôt, la margarine avait toujours pas été inventée, la vie avait toujours le même p'tit goût de baloney, le vieux Bedail, tout croche, était toujours aussi sénile.

Sauf qu'un moment donné, les enfants se sont mis à revenir le soir avec des bouttes de mitaine en moins, les doigts partis avec. Au bout de deux trois soirs de doigts en moins, les mitaines s'enlignaient sur l'extinction.

Y'a une ambiance de peur qui s'est installée dans l'village, c'est parti en carapace. Les pères faisaient des clôtures en bois pourri, les matantes donnaient des coups de patte de chaise d'in murs pis le maire s'arrachait le mulet. Tout allait mal. Mais les p'tits y'ont fini par comprendre que quand y étaient dehors pis qui commençait à faire un peu crépusculaire, y'avait des chances qui rentrent pas entiers pour manger leur bonne sousoupe au jus d'misère.

C'était vraiment pas le pire, les bouttes de doigts en moins. Pensez aux pauvres mères, qui devaient rapiécer, repimper, ressouder toutes ces mitaines... Elles avaient bin d'autres choses à faire que d'en tricoter dix paires par jour! Mais le pire, c'étaient vraiment les pauv' mitaines. Elles avaient rien demandé, elles avaient jamais fait de mal à personne. Elles ont juste descendu bin vite dans la chaîne alimentaire, sans rien voir v'nir, jusqu'à la quasi-extinction.

Y'avait juste une chose à faire pour survivre. Combattre. Toutes les mitaines qui restaient se sont alliées pour affronter la menace. Il est dit que ce fut l'un des affrontements les plus violents que l'histoire a vu passer.

J'ai pu jamais entendu parler du Croque-mitaine.

---





---

# À PARTIR DE MA FENÊTRE DE CHAMBRE

PAR MÉLYNA LORRAIN

15 h 30, 20 février 2020

Papa est parti pis Jay aussi

Y fait -20 dehors.

J'ouvre ma f'nêtre:

Y'a d'l'air frais, d'l'air froid, qui

Entre

C'est frisquet

J'ai frette

« Feu, feu, joli feu » dans ma tête

Un feu dans ma main

Un « réchauffe-moi »

Murmuré

À ma flamme

Ma chambre est verte

Pomme

Ma chambre est aussi

Blanche que

La neige

Dehors

16 h, 20 février 2020

Je l'attends, dans l'salon

J'suis prête

À m'faire défoncer

J'ai hâte qu'y kick

In

« Les murs sont donc bin bruns?

C'est fuckin' laid !

Chez nous »

Que j'me dis

« Oh! Bob L'Éponge à' Tv »

J'pense pus au brun laite

J'ai la tête qui veut s'pousser

Mon corps danse

Sur le générique de fin.

Je comprends pus trop c'que j'fais

l' vient d'me *kicker*

Dans' face

J'suis défoncée



Ma tête s'est poussée  
Dans ma chambre  
Pis mon corps l'a suivie  
Sans s'poser d'questions  
J'prends le laptop pis  
J'me couche.  
Su'l plancher.

20 h 37, 27 avril 2020  
Coincée dans ma chambre, encore  
« J'pognée icitte »  
Devoirs, de voir  
Voir, boire, voir  
« QU'EST-CE QUE J'DOIS VOIR »  
J'm'ouvre une canne de Palm Bay  
J'dois boire.

15 h 09, 5 mai 2020  
Hôpital.  
Mon père  
Pas super fier.  
« Oh! Bob L'Éponge à' Tv »

---

---

# GUIDE D'APPRENTISSAGE ET D'EXPÉRIENCE

PAR MÉLYNA LORRAIN

Cannabis : communément appelé « weed » ou « pot ».

Le weed peut être ingéré de plusieurs façons.

La façon dont elle préfère le consommer s'appelle l'inhalation. L'inhalation est bien simple, mais peut être très difficile si le ou la consommateur (trice) n'en a jamais pris. Il s'agit donc « d'avalier » la fumée inspirée par un quelconque objet, dans son cas, une pipe à cannabis.

Elle va placer sa « cocotte » dans le creux de sa pipe, l'allumer avec le briquet et ensuite aspirer la fumée.

IL NE FAUT PAS OUBLIER D'AVALER LA FUMÉE. C'est ce qu'elle se dit, chaque fois qu'elle fume.

IL NE FAUT PAS OUBLIER D'AVALER LA FUMÉE. C'est ce qu'elle voit partout sur les murs de la ville.

IL NE FAUT PAS OUBLIER D'AVALER LA FUMÉE. C'est ce qu'elle se fait dire à tous les jours par ses amis.

Dans le cas où la fumée ne serait pas avalée, aucun buzz ne se produira et argent sera gaspillé. Mort suivra. Du moins, c'est ce qu'elle espère.

*Elle entre, regarde la caméra, la définition inscrite au mur et crie. Elle crie parce qu'elle en a trop consommé? Ben non. Elle est couchée au plancher, le metteur en scène arrive et appelle les urgences.*

Deux semaines après cette tragédie, une photo d'une femme sur les écrans de TVA nouvelles: *Une jeune femme de 19 ans s'est suicidée car elle n'avait plus de weed.*

NE PAS OUBLIER D'AVALER LA FUMÉE. 

---

---

# TENTATION FATALE

PAR NATALIA BRAVO PEREZ

Je fixe, depuis quelques minutes, cette cuisine dans laquelle je viens de passer 14 heures debout. Si seulement les gens savaient ce qu'ils mangeaient ici, cela fait des semaines que je réutilise les mêmes casseroles sans les laver. Ah! Maudite souris, un de ces jours, tu vas me faire avoir une crise cardiaque. Allez les bottes, arrêtez, je sais que je devrais passer la moppe de temps en temps, c'est bon, la couleur jaunâtre et l'odeur me le rappelle, pas besoin de vous coller au plancher à chaque pas.

S'il te plaît Linda, démarre, je sais que je ne prends pas soin de toi, mais si tout se passe bien ce soir, je vais même te faire un changement d'huile. Tu vois ce sac-là? Je vais cambrioler une maison ce soir. Ne t'inquiète pas, ce sont des gens qui essuient leur derrière avec des billets de 100 dollars. Toi et moi, qu'est-ce qu'on a, Linda? Exactement! Rien. Donc, je vais tourner la clé encore une fois, tu es prête? Oui Linda, merci, je t'aime! Nous sommes arrivés. Leur faire mal? Non Linda, tu me connais. Je t'explique: c'est une famille de quatre personnes. Mari, femme et deux jeunes filles. Quand ils seront endormis, je vole le coffre-fort et je ressorts. Simple et efficace. Regarde, il ne reste que quelques lumières d'ouvertes, j'y vais.

Avoir su que dans les quartiers riches, il faisait si froid, j'aurais apporté un manteau, un manteau vieux et troué, mais un manteau. Il reste encore une chambre allumée. Tant pis, je rentre, je ne sens plus mes doigts.

Incroyable, c'est encore plus grand que je le pensais. Mon appartement rentre 50 fois ici et je travaille 50 fois plus qu'eux. Quelle ironie! Merde, quelqu'un s'en vient, vite, je dois me cacher je dois me cacher.

Une maison géante comme celle-ci et je décide de me cacher sous un lit. Bravo Tom! Incroyable, même le

dessous de leur lit est plus propre que les casseroles au travail. Putain, dis-moi pas que ce j'entends, ce sont des cris. De toutes leurs journées parfaites, dis-moi pas qu'ils vont se chicaner aujourd'hui. Non, non, non, ils vont rentrer, merde, merde, merde!

« C'est ici que ça se finit, Rebecca! »

« Robert, mon chéri, attend... »

Merde, merde, il l'a tuée. Est-ce que j'ai vraiment crié? Oui, j'ai crié, est-ce qu'il t'a entendu? Non, Tom, respire, ça va, il ouvre la porte, il s'en va, tout est correct.

Qu'est-ce que, qu'est ce qui se passe? Non, non, non. Lâche ma jambe. C'est moi ou lui. Quand il va lâcher mon pied, je le frappe de mon plus fort. Un, deux, trois, maintenant! Et là, quoi? L'arme, où est l'arme? Là! Lâche-la, je ne vais pas mourir aujourd'hui, ce n'est pas aujourd'hui ma fin, c'est mon début. Meurs, meurs!

Cela fait deux minutes que j'ai les yeux fermés. Je dois respirer. Les ouvrir tranquillement et lâcher l'arme. Il est mort, les deux sont morts, je dois me tirer d'ici.

Bon, récapitule: empreintes nettoyées, le pistolet dans le sac, mes clés, qu'est-ce j'oublie? Oh non, s'il vous plaît, non. Leurs filles, si elles ont vu quelque chose, elles diront tout.

Regarde-moi ça! Leur chambre est plus grande que mon appartement au complet. Salut les filles, n'ayez pas peur. Je suis désolé, mais je ne peux pas prendre de chance cette nuit. Vous allez fermer les yeux et dormir pour toujours. Hé, hé! Ne pleure pas! Tu as quoi? Neuf ans? Et tu as eu une vie plus confortable que je n'en ai jamais eu une en 27 ans. Tout va bien se passer, laissez-moi juste fermer la porte. C'est pour une meilleure vie, Tom, allez, tu es capable.

C'est fait, c'est fini. Maintenant je dois juste...

Seigneur, ma tête! Mais qu'est-ce qui m'est arrivé? Je n'arrive pas à bouger. Quoi? C'est quoi ça? Mes bras, mes jambes, pourquoi suis-je enchaîné? Je dois sortir d'ici, mais comment? Si j'arrive à voir ce qu'il y a de l'autre côté de cette porte, je pourrais probablement trouver un moyen de sortir. Je ne comprends rien, j'arrive à peine à voir à travers cette serrure. Qu'est-ce que c'est? On dirait quelqu'un étendu sur cette plateforme métallique, qui est-ce? Une porte vient de s'ouvrir, mon dieu, quelqu'un approche.

Impossible! Elle était morte. Elle vient d'enlever le drap qui couvrait la personne sur la plateforme, mais je n'arrive toujours pas à voir qui c'est.

« Tu ne croyais pas que j'allais tout simplement te laisser partir n'est-ce pas, Robert? Après 10 longues années de mariage, croyais-tu vraiment que j'allais te laisser tout gâcher pour courir après une jeune universitaire stupide? Ce n'est pas si simple que ça, chéri. »

« Rebecca, non, c'est impossible. Je, je t'ai tuée...Les filles! Dis-moi que tu ne les as pas touchées. »

Mon Dieu, c'est son mari sur la plateforme et il est vivant! Tout ceci doit être juste un mauvais rêve.

« Non chéri, je ne les ai pas touchées. Quelqu'un m'a devancée et a fait le travail pour moi, mais ne t'inquiète pas chéri, on sera bientôt tous ensemble à nouveau. »

Qu'est-ce qu'elle fait? Non, ce n'est pas vrai, je ne peux pas croire ce que je vois: elle soulève les gros ciseaux sur la poitrine de son mari. Ce n'est pas possible, je peux quasiment sentir la chaleur des gouttes de sang chaud qui éclaboussent la pièce lorsqu'elle enfonce les ciseaux dans la poitrine de son mari. Il ne peut même



NOÉMIE DUGUAY, *LOURD POIDS*, 2021, ACRYLIQUE SUR TOILE, 62 CM X 73 CM.

pas crier, elle n'arrête pas de le poignarder. Je ne peux plus regarder, je vais vomir.

Cela fait plusieurs minutes qu'elle ne bouge plus un muscle. Elle se réveillera de son état d'hypnose d'un moment à l'autre et cela sera ma fin. Ah! Tom, tu étais si proche d'avoir la vie que tu mérites. Merde, tout ce sang-là me donne le goût de vomir, j'arrive plus à me contenir, je sens le vomi dans ma gorge. J'espère qu'elle ne m'a pas entendu dégueuler mes tripes à terre. Avec un peu de chance, elle oubliera ma présence et je pourrais...

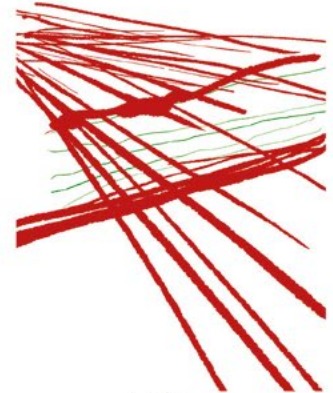
« Tiens! J'ai failli t'oublier toi. Désolé chéri, la réunion familiale va devoir attendre un peu. Je vais devoir m'occuper de notre invité avant. »



0\_c6.jpg



A1.jpg



A10.jpg



1\_c8.jpg



A4.jpg



A11.jpg



7\_c11.jpg



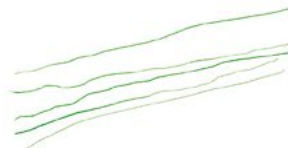
A7.jpg



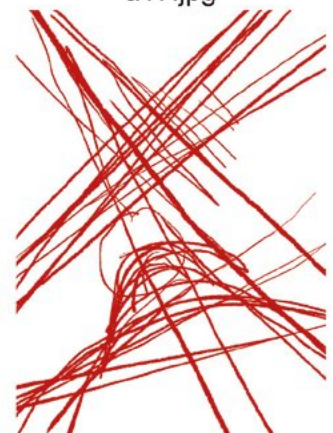
a17.jpg



8\_c4.jpg



A9.jpg



a22.jpg

---

# ENVOIS FANTOMATIQUES

PAR LILI ROSE MAHAUT

Je te vois. Assis sur ton canapé, tu as le dos vouté, des demi-lunes mauves sous les yeux et des ongles rongés. À l'extérieur de ta fenêtre, Pékin est bruyante, mais à l'intérieur de ton appartement, le silence est cacophonique. Aujourd'hui, nous sommes le 27 mai 1990 et il y a presque un an, ton innocence est morte sur la place Tiananmen. En ce jour si affligeant, mon pauvre Zhang Li, tu es seul chez toi.

Parfois, la nuit, tu rêves du *liù sì*, « quatre juin ». La sueur germe sur ton front, tes paupières s'étranglent, tes dents déchirent l'intérieur de tes joues. Des sanglots et des plaintes envahissent ta tête et tu frissonnes. Lorsque tu te réveilles en chassant d'un coup tout l'air contenu dans tes poumons et que tu te rappelles que ce n'était pas un rêve, le chagrin s'enroule doucement autour de toi : un brouillard matinal. Tu n'as jamais rêvé Tiananmen, tu as vécu le cauchemar.

Lors des journées suivant ces nuits exténuantes - journées remplies de fantômes semblables à des silhouettes fuyantes - tu essaies de te distraire. Occuper ton esprit pour oublier les souvenirs qui te martyrisent.

Aujourd'hui, le poids pesant sur ton dos menace de t'écraser complètement jusqu'à ce que ton corps ne devienne qu'une couche de chair humaine aussi fine que du papier. Tu lèves les yeux et tu regardes autour de toi. Des taches de moisissures causées par les nombreux étés humides parsèment le plafond et un fin résidu poussiéreux garnit toutes les surfaces

inutilisées. Un instinct inattendu et lointain te pousse soudainement à vouloir astiquer ton logement négligé. Tu accueilles cette brusque envie avec un soulagement, enfin un divertissement. Tes genoux craquent lorsque tu te lèves de ton siège pour entamer le ménage du printemps de ton appartement.

Poussière et fouillis disparaissent peu à peu sous tes mains qui nettoient machinalement. Étant donné la petitesse de ton logis, tu tombes rapidement sur la boîte. Tu reconnais immédiatement l'apparence trop innocente de cette petite boîte en carton qui te fait frémir. En elle se trouve une lettre écrite le 12 mai 1989. Ce papier taché d'encre noire contient des mots fermes et découpés, les mots d'un ami voulant la révolution, appelant à la liberté, revendiquant la démocratie. Tes yeux glissent sur ces phrases que tu as déjà lues il y a un an et qui t'avaient poussé à rejoindre le mouvement étudiant. Cette missive signée Xiao Hui était une main tendue vers le changement, un renouvellement du système et une vie meilleure. Cette lettre était un germe illusoire, le début de l'espérance.

« Xiao Hui », tu dis à voix haute. Un soupir s'échappe de tes lèvres.

La douleur des souvenirs t'attaque, tu essaies d'y échapper. Tu fuis sans cesse le deuil, tu évites l'acceptation. Les fantômes de la place Tiananmen te hanteront à jamais si tu persistes à les esquiver. Tout ça, tu le sais très bien. Une décision imprévue se



forme alors subitement dans ton esprit. Aujourd'hui, le dimanche 27 mai 1990, tu affronteras ta douleur: tu marcheras sur les pierres ensanglantées de Tiananmen.

Tu ouvres la porte d'entrée et devant toi se déroule un long corridor où une série de portes fermées se tiennent muettes. Il est 14 h et tes voisins anonymes travaillent, pour la plupart. Un seau d'accablement se verse sur tes épaules. Depuis combien de temps n'es-tu pas sorti de chez toi? Depuis combien de temps es-tu resté enfermé dans ton gouffre de mélancolie? Tu as perdu la notion du temps. De pas lents et incertains, tu traverses le couloir muet, puis tu descends les escaliers. Depuis ton déménagement dans cet immeuble, tu te questionnes souvent sur la vie de tes voisins, occultés par les portes silencieuses. Que font-ils? Qui sont-ils? Leurs yeux se baissent-ils à l'évocation du *liù sì*? Ont-ils reconnu certains noms des victimes? Pensent-ils au silence, aux secrets des autorités? «Ou bien,» te demandes-tu, «est-ce moi qui suis fou?»

Tu sors du bâtiment et sur ta peau souffle l'air chaud du mois de mai. Tu te diriges vers un recoin de l'allée faisant face à la porte, où quelques bicyclettes sont attachées à un lampadaire. La tienne y est tristement accrochée, rouillée et ternie. Elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était.

Tu déverrouilles le cadenas tombant en copeaux de rouille. Tu l'enfourches. Assis sur la selle, un doute - une mauvaise herbe tenace - s'immisce dans ton esprit. Ce que tu t'apprêtes à faire est dangereux. Une surveillance plane sur toi et sur d'autres. Parler, sortir du lot n'est pas toléré: les secrets cachés ne peuvent pas être évoqués. Malgré cette anxiété, tes jambes prennent le dessus et commencent à pédaler. Une intrépidité nouvelle t'habite, t'empêchant de mettre pied à terre. Un tour de roue à la fois, tu avances vers la place Tiananmen.



VICKIE TSAI, DEUX-PAR-DEUX, 2020, CRAYONS FEUTRES, 20 CM X 14 CM.

Au milieu du trajet, une brise de réminiscences apporte des visages flottant dans ta tête. Ces visages, après le *liù sì*, l'exil, la prison et la mort les ont emportés. Les seuls survivants errent, solitaires et effacés, dans une brume lourde de peur. Et toi aussi, voulant te faire le plus petit possible, tu t'es estompé jusqu'à disparaître dans l'isolement.

Après de longs moments à traverser les rues occupées de Beijing, tu remarques que tu peux apercevoir l'entrée de Tiananmen. Presque immédiatement, une vague d'émotions te submerge. Elle remplit tes narines, inonde tes poumons, soulève ton cœur. Dans ta tête, des images défilent comme un film d'horreur que tu ne peux pas arrêter.

Ta silhouette se découpe devant l'impressionnant endroit. En pilote automatique, tu descends de ta bicyclette et tu marches.

Tu es là. Debout sur la place Tiananmen. Rien ici ne témoigne du massacre, de la cruauté, des milliers d'âmes flottant au-dessus des pierres. Plusieurs soldats sont postés sur la place, droits et hermétiques, semblables à des crocodiles sur pattes. Oh! Zhang Li, que fais-tu ici?

Chaque pas sur le pavé aggrave l'hémorragie émotionnelle. En ton for intérieur, tout coule, tout s'écroule. Un brouillard recouvre ta vision et tu crois percevoir des gouttes de sang tomber, formant une petite nappe stagnante sur le sol.

Comment tout cela a-t-il pu arriver? Tout allait si bien au début. Tous réunis sur la place Tiananmen pendant deux mois, nous dansions, nous chantions des slogans. Exaltés, nous étions emportés par un entêtement de jeunesse, par un espoir herculéen. Après les grèves de la faim, soutenus par la population, nous avons attiré les journalistes étrangers. Cette attention nous animait. Poussés dans nos rêves de fin de corruption et d'une vie meilleure, nous flottions sur une énergie fiévreuse. Au milieu de la place, nous avons érigé une statue. La géante et maternelle Déesse de la Démocratie. Elle a été une éphémère illusion d'indestructibilité: dans la nuit du 4 juin, la déesse et sa démocratie ont été déchiquetées par les chars de l'armée. Tout s'est passé si vite.

L'armée populaire de la libération avait reçu l'ordre de prendre le contrôle de Tiananmen. Nous étions sortis dans les rues pour empêcher les militaires d'atteindre la place. Celle-ci nous appartenait, elle devait être protégée. Les cris des manifestants accompagnaient la construction des barricades. Puis, les tirs de l'armée ont débuté. Nous nous tenions côte à côte face au mur de soldats qui tenaient dans leurs mains des mitraillettes fatales.



CHARLES-WILLIAM BRIÈRE-GAUDET, FASHION SJ/2021.  
PHOTO NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

Je suis mort peu après: une balle dans mon orbite droite. Moi, Xiao Hui, j'étais debout à tes côtés durant une seconde, puis la seconde d'après, je n'y étais plus. Une vie anéantie en une flammèche. Sous le choc, tu t'es écroulé avec moi. Tu ne voulais pas le croire.

Après ma mort, mon âme a pu observer le reste du carnage. Comme toi, les yeux écarquillés, j'ai vu les blindés broyer nos camarades, j'ai vu les tirs illuminant le ciel, j'ai vu les ambulances. Je t'ai vu, toi, démunie, au milieu des corps et du feu.

Tu regardes la place, tu vois l'assassinat. Ton cerveau est saturé de violence déchainée. Tu veux l'arracher de ta rétine, la sortir, faire couler le sang de la blessure infectée. Hurler, gueuler, vomir ton mal. Cracher tes espoirs déçus et ta jeunesse sabotée. Mais les larmes doivent rester invisibles. Le contrôle, la surveillance, la

propagande sont les cerbères de la prison silencieuse chinoise. Les bouches sont cousues par la peur. Le parti communiste chinois tient les esprits de sa population dans sa poigne de fer. Les générations futures, les plus jeunes aux yeux neufs ne verront jamais les noms des victimes. Ils grandiront dans l'ignorance, dans le malaise dissimulé d'un peuple entier. La colère te fait trembler : les morts seront vaines.

Ton visage se tord de douleur. Zhang Li, que fais-tu ? Tu attires l'attention !

L'inévitable ne peut pas être évité. L'impuissance me déchire alors que j'observe un soldat t'approcher diligemment. Sur son visage se dessine l'insensibilité. Non, non, non. Ta vie vaut davantage que ma mort. Sauve-toi. Tu tournes la tête et c'est à ton tour de le voir. Tu t'y attendais. La peur t'a quitté. Tu veux abandonner, je le sais. Le désespoir me brûle, ma rage est incandescente, c'est un incendie. Une sensation particulière se forme soudain en moi. Je ne suis qu'un fantôme, incapable d'intercepter le destin des vivants. Malgré cela, à ce moment précis, je me sens prêt à changer le cours de l'histoire s'il le faut. Durant un instant, une lumière m'éblouit et je ne vois plus rien. Le moment suivant, c'est dans le corps du soldat que mon âme se trouve. Passé d'un état aérien, pur et immatériel à un état physique, lourd et brut, je manque de m'écrouler. Je ressens la présence de mains, de pieds, d'une tête. Comment est-ce arrivé ? Le choc me paralyse. Pour la première fois en un an, je peux t'offrir mes paroles, mon réconfort. Je peux tenir tes mains, je peux te donner ma présence. Je peux t'empêcher de te tourner vers moi. Mais je me sens déjà glisser hors du corps du soldat, comme si celui-ci voulait me rejeter de son enveloppe. Le temps nous manque.

«Zhang Li. N'aie pas peur. Celui qui se dresse devant toi est un soldat habité par l'âme de ton vieux camarade.», je détends les traits de mon visage, les rendant rassurants le

plus possible. «C'est moi, Xiao Hui. Tu n'es pas fou. Je ne crois pas pouvoir rester dans ce corps très longtemps, mais je dois te dire que tu ne peux pas abandonner. Enfuis-toi, pars à Hong Kong et ne regarde pas derrière. Lorsque tu seras hors de danger, assure-toi qu'on n'oublie jamais le *liù sī*. Venge les fantômes de Tiananmen. Maintenant, laisse-moi aller et continue à avancer.»

De ta bouche ouverte ne sort aucun son. Ma main pend la tienne. Je te transmets tout mon courage, puis je te pousse doucement vers ta bicyclette, te tourne le dos et pars.

Lettre écrite par Zhang Li pour Xiao Hui, 3 juin 1991

Xiao Hui, mon cher ami,

L'au-delà reçoit-il des lettres ? Je t'écris pour te dire que j'ai réussi. Je me suis enfui à Hong Kong par bateau. Je ne sais pas d'où m'est venue la force de partir, peut-être me l'as-tu offerte ? Lorsque je t'ai vu, j'ai cru souffrir d'hallucinations. Tu me manques, mais savoir que tu es à quelque part, avec moi, me rassure. Tu n'es pas totalement disparu.

Nous nous reverrons.

Merci pour tout,

Zhang Li

---

---

# UN SENS DU NON-SENS

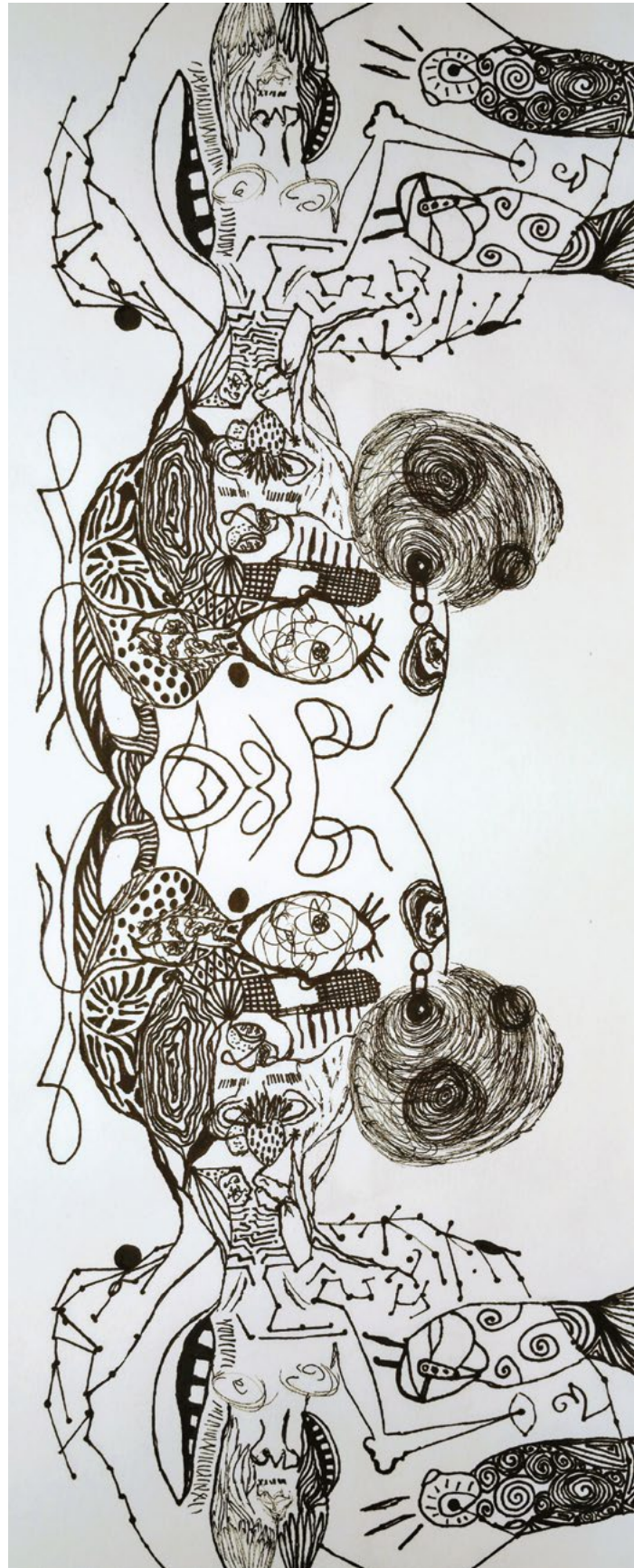
PAR ANTHONY HEYNE

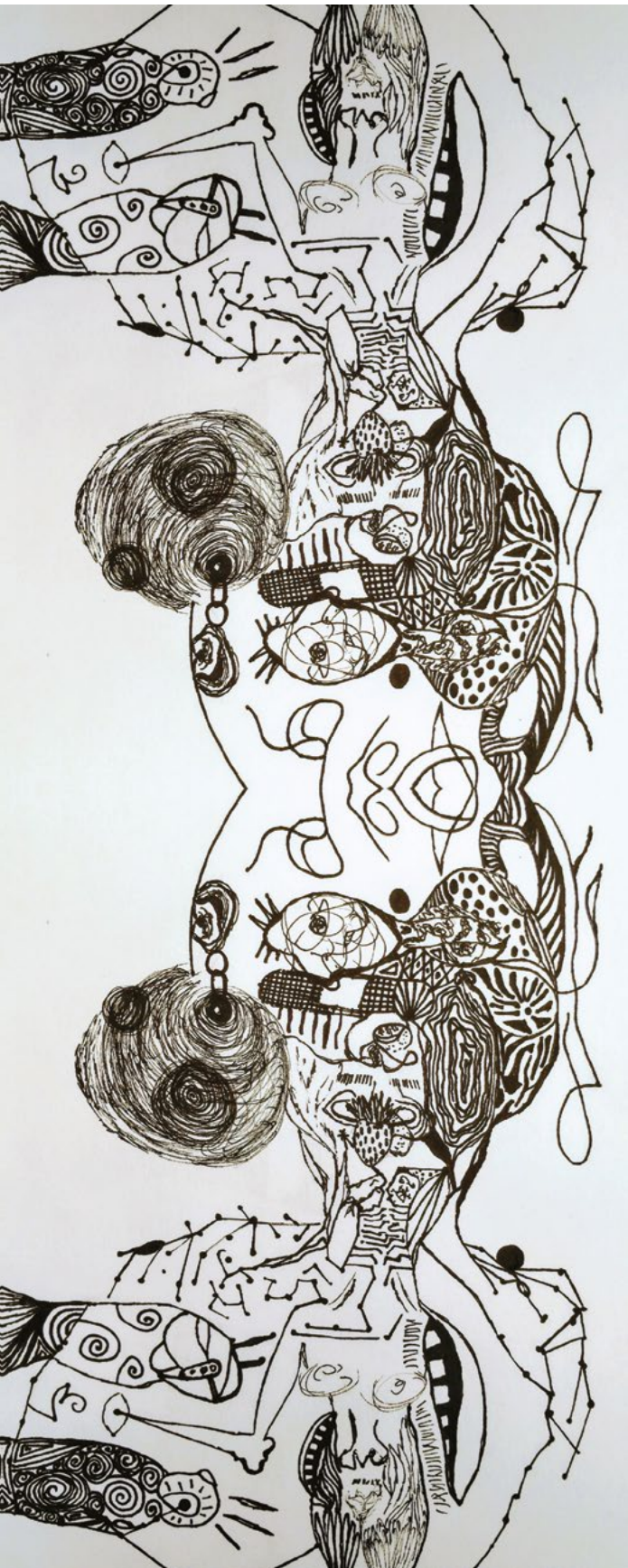
On peut se détendre dans deux, trois verres, comme des bêtes, comme des rats qui grugent. C'est presque vide de lumière, mais il y a assez de noirceur pour se la rappeler. Ça rentre dans les yeux. Les vieux planchers qui craquent et craquent mes tympan. Ça rentre dans les oreilles. C'est une place où se défaire sans personne qui te crie de te refaire. Tu te défais autant que tu veux. Dans la senteur d'houblon de sueur de vie et de vidage. Souvent ça tourne aussi ici, ou c'est peut-être moi? C'est douteux. Mais bon, c'est comme ça. On suit l'instinct sans question, sans réponse. On est vivant! Tu sais, je lui explique. Tout va bien, on est bien et on coule et la porte claque. Y a d'autres perdus qui viennent se couler. Tranquillement les tables se bourrent de monde et tranquillement le monde se bourre aux tables. Moi aussi, je ne suis pas l'exception, ma tête me traîne bien un instant, je me traîne et je suis bien. Il n'y a plus rien autour.

Ça ramène quand elle me gifle d'une belle flaque dans face: une flaque. Elle se lève, droite, me crache que la planète crève: « Elle crève la planète! » C'est un défi. Œil pour œil, dent pour dent. Ok?

- Si tu prends le côté des étouffeurs, faut que tu tousses toi aussi, qu'elle me crie. Pu d'eau, sec, sec, et un paquet de clopes par jour, minimum. Elle coule.

D'un coup, c'est pu moi qui tourne, c'est le tout autour. La musique qui se rentre par en dedans et la lumière qui s'étire de mes yeux. Tout se serre et j'attends nerveusement mon prochain battement de paupière, mon prochain battement de cœur, le prochain battement de porte, mais rien. Elle le remarque et fait une pause. Pathétique, on retourne sur le futile. Un relâchement et tout se remet à battre d'un coup.





MALORIE PELOQUIN, DÉGÂT GÉNÉTIQUE, 2020.  
IMAGE NUMÉRIQUE, DIMENSIONS VARIABLES.

Nos lèvres aussi: l'hiver, c'est trop mort, on est trop mort, la bière, c'est l'été. On coule toujours, le temps, et on cogne nos verres l'un contre l'autre.

On cogne nos verres l'un contre l'autre.

On cogne nos verres un peu trop et un peu trop et fuck le futile, ça me pogne, c'est ça: *Trouve-toi un rat. Après tu vas pouvoir lui parler et pu personne pourra te traiter. Traiter. T(r)aiter. Non, t(rat)er.*

Tout est clair, tout est beau, tout bat synchroniquement, sauf elle. Elle est partie trainer dans sa tête, elle pourra pas comprendre la moelle. Vite. C'est capital, c'est capital, ce que je te dis! Je suis un humaniste comme tout le monde, mais si tu crinques pas ta tête deux secondes, je vais rater. Rat. Vite. Et elle se coule dans le calage, le crissement des verres, c'est ça, tu te penses meilleure que moi avec ton calage et ta planète qui crève.<sup>1</sup> Je la fixe tournicoter, elle se fait un show à elle-même, se laisse trainer dans le futile. Elle est comme trop, mais pas assez. Elle est... doute: ma vie est au purgatoire.

Je souffle, elle cale, me ment, c'est la gorgée qui frotte dans ma gorge, qui me râcle le plus, plus que la planète qui crève, plus qu'elle qui tournicote. La valorisante de ses propres... propres. Y a rien de précis autour de nous. Je voudrais compter les tables, le monde, la musique, la lumière pour me sentir plus là, mais impossible: maintenant, je vois qu'avec l'instinct. Un sens du non-sens, mais c'est trop facile, faut que ça éclate. C'est plein le cul que je me reparle et me reparle et me recoule et me recoule. Depuis pas pire un boutte, faut que ça aboutisse. Je souffle: les rats ça ronge, les rats ça rage, ça rage de rat et ça ronge la planète. J'ai trouvé: les rats, ça ronge la planète.

*Trouve-toi un rat. Après tu vas pouvoir lui parler et pu personne pourra te traiter et lui non plus.*

J'ai jamais tué, mais bon. —

---

<sup>1</sup> Il n'y a pas de rat dans calage, ni dans la planète qui se meurt.

---

# MA CHAMBRE

PAR HARY RITCHIE-CORBEIL

## ***N'entre pas.***

Non. Ne cogne pas. Non. Ne m'interpelle pas. Non. N'entre pas. Laisse-moi dans mon petit recoin, dans mes vêtements éparpillés, mes poussières du passé. Je t'aime, mais elle ne t'aime pas. Je lui appartiens, elle m'appartient. Tu n'es pas la bienvenue ici, elle te repoussera sans relâche. Cela va de soi, à quoi tu t'attendais? Ce n'est pas ta place, c'est la mienne. Tu ne trouveras rien, tu ne gagneras rien, tu ne comprendrais pas. À ses yeux, tu es une inconnue, une ennemie, une menace. Ne perds pas ton temps. Ne gaspille pas ta salive avec tes chimères. Tu ne construiras rien de nouveau, tu ébranleras ce qu'on a bâti. Nous sommes bien sans toi. Non. Ne cogne pas. Non. Ne m'interpelle pas. Non. N'entre pas. Allez. Pars. Va-t'en. Laisse-moi être nostalgique du futur, m'ennuyer de toutes ces personnes que j'ai créées. Laisse-moi m'effondrer de bonheur, rire d'agonie. Dans mon petit chez-moi, ce petit endroit, pourtant non mystique, sans facette ni artifice, féérique, dans l'intérieur de ma tête, plutôt chaotique.

## **Ne t'approche pas de**

...

## ***Mes Lumières.***

École, travail, je me lève à 5h30; il fait noir. J'aimerais qu'il fasse jaune, rose, bleu, mauve, mais le noir persiste, détruisant toutes les possibilités. Je me retrouve entre quatre murs, confiné, sans fenêtres, sans lumière. Mal de tête, comment m'oxygéner? Je reviens à 17h00, il fait toujours noir. Noire; ma motivation pour la session, noir; mon compte de banque, noires; mes

relations, noire; mon énergie, noires; mes heures de sommeil. Noirs; mes songes que même mon manteau ne peut protéger de ce froid hivernal.

Mais quand je reviens à la maison, je peux allumer les lumières de ma chambre, je peux faire disparaître le noir qui me possède; reprendre le contrôle sur ce noir qui tente de me dévorer. J'envahis ma chambre de rose pour allumer mon romantique interne. Ciel d'été; t'embrasser, grandir heureux, je me nourris de rêves naïfs. J'envahis ma chambre de bleu pour me sentir à la plage. Le sable; brûlant le bout de mes orteils, le soleil aveuglant mon visage, l'odeur de la crème soleil, le sel de mer sur mes lèvres, l'eau claire qui se faufile entre mes doigts. J'envahis ma chambre de mauve pour voyager dans l'espace. Je vole dans ma fusée, je navigue entre les étoiles. Aucun son, mais j'entends. Aucun air, mais je respire. Isolé, accompagné d'étoiles. Seul et entouré, je suis bien; nul ne m'oblige à revenir sur cette pauvre planète, si sombre que même la neige est foncée. Je me baigne dans l'illusion, dans la réalité. Tout se confond, je m'en fous; je suis en paix. Laisse-moi flotter, dans mon monde multicolore.

## ***N'ouvre pas la porte de ma chambre***

***Si tu comptes voiler mes lumières avec ton obscurité.***

## ***Mon miroir.***

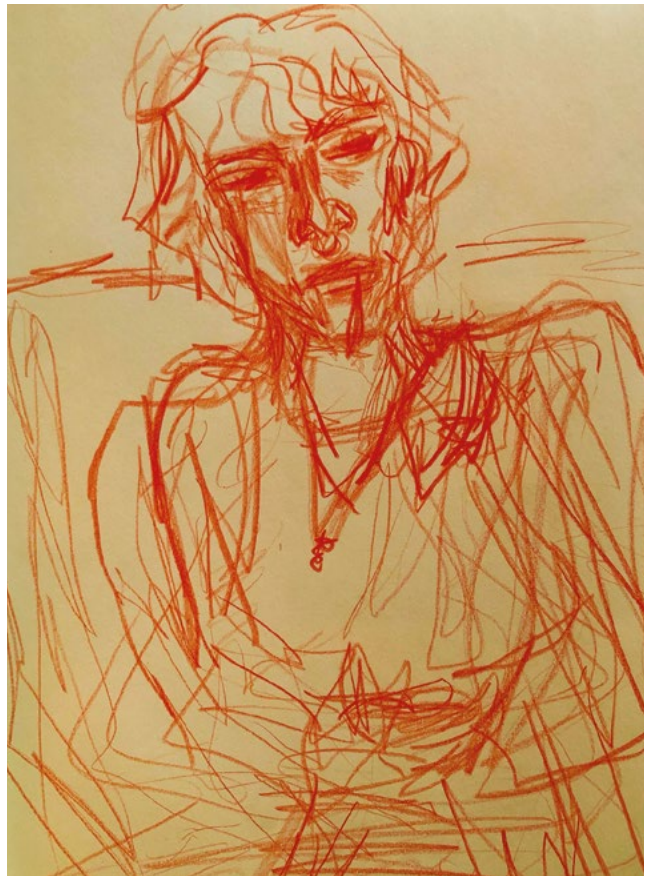
Je prends toujours le temps de m'observer. À l'envers; je ne sais pas réellement de quoi j'ai l'air. Est-ce que mon miroir rit de ma gueule? Mensonge constant? C'est un timide expressif, il ne dit jamais un mot. Pourtant il me parle beaucoup. Il me dit comment je devrais agir, comment je devrais m'habiller, comment

je devrais parler, comment je devrais me peigner, comment je devrais changer. Du haut de mes six ans, tous les matins, tous les soirs, on s'est contemplé. Je lui souris, il me sourit. Nous pleurons ensemble, nous hurlons ensemble. La musique dans le tapis, le silence criant. On s'est découvert, on s'est exploré, tous les jours, tous les soirs. Pendant des années, une drôle d'aventure. Mauvaises décisions, pilosité, humilité, nudité, cicatrices regrettées, cicatrice désirée. Personne n'est aussi dur avec moi que lui. Vulnérable; il connaît tous mes secrets. J'ai voulu le tabasser, j'ai voulu l'embrasser. Il m'a regardé grandir; six ans. Douze ans; bonheur naïf. Quinze ans; idées tourmentées. Dix-neuf ans; il m'a regardé murir; cheveux longs, courts, rasés, bleus, verts, jaunes, blonds, bruns. On a appris à se connaître et peut-être, est-on enfin assez matures pour se laisser tranquilles.

***N'ouvre pas ouvrir la porte de ma chambre  
C'est encore l'hiver.***

#### ***Mon lit.***

Je suis toujours en retard. Je fais jamais mon lit. Couvertes à l'envers, débordant de coussins, tombé par terre, pour remplacer ta chaleur corporelle. À elle. À lui. « Je peux-tu dormir chez toi? » Les invitées se sont accumulées, les séjours ont diminué. Tu me *squeezes* dans mon lit simple. Trois ans, un an, un été, un mois, une seule nuitée. On se raconte nos vies à minuit; les moments plaisants, les histoires noires. On oublie que le temps existe. On oublie que j'habite chez mes parents. Sensualité; des baisers embrouillés, romance, s'embrasser avec la gueule de bois. Tendre enfance des bisous esquimaux, protection, un bec sur le front. Que je t'aie fait rire ou gémir, le lendemain, tu dois prendre



VICKIE TSAÏ, FATIGUE AMOUREUSE, 2021, CRAYON DE BOIS, 31 CM X 23 CM.

la porte. Seul dans mes doudous, je repense à nous. À l'abri, douce laine, carapace de ma tortue. Mon petit igloo, réchauffe mon corps déchu. Confort pour mes nuits d'insomnie à me morfondre, à rêver les yeux ouverts, à avoir les mains dans mes culottes, à rire seul, gelé. Je devrais peut-être me lever plus tôt, placer mon lit et ramasser mes oreillers.

***N'ouvre pas la porte de ma chambre  
C'est encore le bordel.***

**Pénélope Côté a perdu la vie dans un incendie. La publication de ce texte se veut un hommage.**

*Pénélope a été mon étudiante dans un cours axé sur la création littéraire. Une personne très investie, s'efforçant toujours d'améliorer ses écrits. Le texte publié ici constitue l'un des premiers jets de son travail final. À la session suivante, nous nous étions rencontrés de nouveau, car elle cherchait à retoucher sa plus récente mouture de la nouvelle pour la soumettre à la revue du Cégep. Dans cette version (perdue), l'enfant de la narratrice surgissait, comme sorti d'un songe, pour rattraper sa mère. Pénélope aurait mérité qu'un tel ange lui apparût au moment ultime.*

- Vincent Julien

---

## PAR PÉNÉLOPE CÔTÉ

Je regardais par la fenêtre du train, celle-ci ne faisait que me renvoyer mon propre reflet: une femme dépressive aux yeux pochés. Mon bambin s'était endormi à mes côtés. Il avait l'air si paisible, ne se doutant pas que Yeon-Jun nous avait abandonnés. Je lui expliquerai un jour, pas maintenant. Le simple fait de penser à lui faisait remonter mes larmes, je pensais pourtant avoir pleuré toute l'eau de mon corps... Mon cœur était la seule chose que je sentais, une douleur aigüe contractait ma poitrine et une boule bloquait ma gorge. Nous avons déjà entamé plus de la moitié du voyage de Séoul jusqu'à Mokbo et je n'avais toujours rien mangé. Cha-Min, lui, s'était goinfré de tout ce que je lui avais servi, ce petit ne manquait pas d'entrain... Lorsque nous sommes arrivés à la gare, ma tante nous attendait sur le quai, celle-ci courut pour prendre Cha-Min dans ses bras, le jeune ne la reconnut pas, mais était heureux de l'accueil chaleureux. Ma tante et moi échangeâmes un bref signe de tête et nous nous dirigeâmes vers sa voiture. Le trajet vers la maison de ma tante, qui était aussi son commerce (*Chez Kim: Boutique de Livres et Café*), se fit en silence. Excepté pour Cha-Min qui ne cessait de s'extasier du paysage. Quant à moi, je ne pensais qu'à Yeon-Jun et mes larmes recommencèrent à monter. Ma tante dut s'en apercevoir, car elle baissa les fenêtres. Le vent qui me fouettait le visage sentait l'eau salée de l'océan. Nous étions à Mokbo depuis à peine 15 minutes et je voulais déjà rentrer chez moi. Mais où était «chez moi» sans Yeon-Jun. Ma tête bourdonnait et la nausée me remonta à la gorge. Dès que nous fûmes devant la boutique, Cha-Min ouvrit la portière et se mit à courir vers la plage, les

oiseaux s'envolant sur son passage. La chaleur ambiante m'étouffait, alors je suis directement allée me coucher. Je dus dormir longtemps, puisque quand je me réveillai, le soleil qui venait de se lever était maintenant en train de se coucher. Je me levai et me dirigeai vers la mer, le vent n'était pas assez puissant pour chasser mes idées noires, les vagues glaciales ramenaient mes souvenirs les uns après les autres. Submergée, je considérai comment il serait facile de me laisser engloutir par le courant salé, disparaître à tout jamais, me libérer de mes soucis... À Séoul, j'avais tenté de passer à l'acte. Mes mains agrippées à la barrière du pont traversant la rivière Han, j'essayais de me raisonner à sauter, à en finir une bonne fois pour toutes. Les restants de l'hiver me giclaient au visage, le métal avait glacé mes mains me retenant de sauter. Comme cette fois, au moment où j'allais agir, Cha-Min avait surgi dans mon esprit. Il serait mieux sans moi, essayai-je de me convaincre, rien n'arrête ce rayon de soleil. «Omma!», s'écriait-il en pleurant après être tombé par terre. Non, je ne pouvais pas l'abandonner, il n'avait que 8 ans...

Cha-Min se plaisait bien dans sa nouvelle maison. Il était déjà devenu amis avec les enfants d'à côté et s'amusait à ramasser des coquillages et des crabes sur la plage avec eux. Ensemble, ils pourchassaient les oiseaux et quand ils étaient épuisés, ils rentraient manger de délicieuses tranches de melon d'eau qu'Imeau leur avait préparées. Les enfants connaissaient un terrain vague non loin de la plage où ils pouvaient jouer au soccer. Après leur partie sans merci, Cha-Min et ses amis s'écroutaient sur l'herbe et respiraient à pleins poumons



LORIANE LAUZON-DIONNE, D'APRÈS *THE HAUNTED D'ADAM FERGUSON*, 2021, GRAPHITE SUR PAPIER AQUARELLE, 28 CM X 35 CM.



l'air d'été. Les cigales s'époumonaient pendant que l'enfant sentait le soleil réchauffer chaque parcelle de son corps. Parfois, Imeau lui donnait un peu de sous pour aller s'acheter de la nourriture. Il passait de stand en stand et l'alléchante odeur de la nourriture de rue lui donnait l'eau à la bouche. Le soir, Imeau lui préparait un gros repas avec autant de kimchi qu'il voulait ! Avant de se coucher, Imeau le laissait choisir une histoire dans sa bibliothèque et s'assoyait avec lui pour la lui lire. Bien sûr, Cha-Min savait lire, il avait 8 ans quand même ! Mais la vieille Imeau était toute une conteuse, elle savait comment rendre l'histoire vivante. Si vivante que Cha-Min avait l'impression d'y être. Puis, elle lui souhaitait « bonne nuit » et fermait les lumières. Dans le noir, Cha-Min se demandait que faisait Omma, il ne la voyait presque jamais, car elle était toujours dans sa

chambre et Imeau ne voulait pas qu'il la dérange. Cha-Min s'ennuyait d'elle, il avait envie de la serrer dans ses bras et qu'elle lui dise qu'elle l'aime.

Je ne sortais jamais de ma chambre, je m'enfonçais dans mes regrets, je ne voulais pas laisser partir Yeon-Jun. La chambre sentait de plus en plus le renfermé. Yeon-Jun avec cette femme, Yeon-Jun me repoussant, Yeon-Jun faisant sa valise, Yeon-Jun, Yeon-Jun, Yeon-Jun... J'étouffais. Je manquais d'air. J'avais besoin d'air. Je me suis mise en route pour l'océan, si attrayant et si calme cette nuit. Je flottais sur le sable tiède, chaque pas me défaisait de mes chaînes. Je m'avançais peu à peu vers ma liberté, je la sentais, je la touchais presque, elle n'était qu'à quelques pas de moi..

---